



MERMAN

La précédente édition d'Alberto Garcia del Castillo, *Retrospective*¹, flirtait avec la science-fiction, façon Burroughs allégé, pour ironiser sur le milieu de l'art contemporain et camper un certain être au monde queer (ou plutôt pédé, pour correspondre au terme de *faggotry* revendiqué par l'auteur).

ALBERTO GARCIA DEL CASTILLO, *MERMAN*,

SHELTER PRESS, 2017

156 pages, 13,7 x 17,3 cm, noir et blanc, couverture souple imprimée en quadri + argent PMS, 1000 exemplaires - ISBN 978-2-36582-017-2 Contributions d'Alejandro Gómez Palomo, Steev Lemerrier, Poesivski Poeselovski, César Segarra et Susana Vargas Cervantes Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de Wallonie-Bruxelles International

© photo : César Segarra

LECTURES : SECTION 7 BOOKS, PARIS, LE 21.07.17 BOTANIQUE, BRUXELLES, LE 9.09.17

Écrit en *globish*, l'anglais commun en usage dans les milieux artistiques nomades où l'on ne quitte une biennale que pour se rendre à une foire d'art contemporain, cet usage de la langue produisait de rafraîchissantes formules, parfois empruntées littéralement au français ou au castillan. L'auteur s'y appropriait de manière assumée fragments de textes ou références, dans un geste de collage caractéristique des pratiques curatoriales d'aujourd'hui.

Le nouvel opus, *Merman*, est un peu plus épais, emploie le même espéranto cosmopolite, mais opère sur un mode différent. Plus de science-fiction ici, la part de fiction se résumant à quelques éléments de merveilleux relevant plutôt de la pseudo-simulation : un procédé que la sensibilité *camp* partage avec la *zwanze* bruxelloise. Le personnage central est un triton (*Merman*), musicien de son état. Sa chatte angora et son caniche noir parlent, comme les animaux auxquels Colette (l'écrivaine, pas le concept store) donnait la parole dans son premier livre signé de sa seule main, *Dialogue de bêtes* (1905). Un "canard chic" ou *fancy duck* apparaît par intermittence, et on lui attribue une suite poétique qui interrompra le récit. Des rats (-vissants bien sûr), s'expriment également.

Mais ces éléments de merveilleux s'inscrivent dans un paysage précis, inscrit, détaillé parfois dans ses dimensions historiques, sociologiques, géographiques : principalement un lieu de résidence à Anvers, où le narrateur et le triton passent quelque temps, et les canaux et voies

maritimes qui relient Bruxelles à la Flandre (une tentative de se diriger vers Charleroi se solde par un échec, pour cause d'écluse en panne ; faut-il y voir un message ?). Le principal du récit, qui se donne à lire comme un journal de bord, se déroule en effet sur le bateau *Buratinas* affrété par l'association bruxelloise *Nadine*, bateau accueillant également de brèves résidences.

Le ton est dans la lignée de l'interview warholien, proche aussi des portraits paraissant dans l'iconique magazine gay *Butt*, ou, pour prendre un exemple moins *queer*, mais familier du milieu de l'art belge, des dialogues que Hans Theys établit avec des artistes : le trivial s'y mêle à l'esthétique, l'anodin au philosophique, selon un principe wildien mettant en équivalence l'art et la vie, l'un étant supposé éclairer l'autre, et inversement.

Un cahier de photographies occupe le centre de l'ouvrage, et montre les principaux protagonistes sur le bateau ou les rives du canal : Steev Lemerrier, le musicien-triton, Alberto le curateur-auteur, la chatte Chanel et le caniche Dolce (avec son petit harnais S&M). Tous posent, sont exquises. Face au triton, la position de l'auteur, qui peut sembler narcissique au départ, est paradoxalement modeste. Car si Alberto Garcia del Castillo est également photographié (doté de ses lunettes à la Harry Potter, en slip de bain ou avec un somptueux ensemble jupe-chemisier fantaisie), il apparaît principalement dans le texte dans une position de rapporteur, et s'applique à décrire avec précision des lieux, des actions. Portraitiste et paysagiste, il donne plus à voir qu'il ne se donne à voir. Et, comme dans *Retrospective*, il cite – les chansons du triton d'abord, mais aussi Garcia Lorca, qu'il transcrit à sa manière... A la différence de *Retrospective*, le détail des citations ne fait pas l'objet d'un index, et on soupçonne que d'autres appropriations ont lieu, qui nous échappent. Mais ce quant-à-soi participe du sentiment, pas désagréable, de lire un roman à clefs dont on n'a pas les clés, de percevoir des *private jokes* rendues publiques.

Au moment de reposer l'ouvrage, on pourra peut-être se poser la question de sa nécessité. C'est une question erronée : la superfluité est ici attitude première. Espérer un bouleversement "profond" de cette lecture serait déplacé, et d'ailleurs disproportionné, par rapport à un texte qui ne prétend pas à la littérature. On aura néanmoins, au fil de cette croisière, découvert la pratique d'un musicien – ou au moins, le déplacement de cadre de cette pratique sur ce bateau nous aura donné envie de la découvrir.

En ce sens le travail d'écriture d'Alberto Garcia del Castillo reste celui d'un curateur qui, par la confrontation d'une œuvre à un contexte, produit un sens qui est plus que la simple addition des deux. Steev Lemerrier, quasi banal, tout triton qu'il est, dans un club berlinois ou en concert sur une terrasse d'Istanbul, prend une tout autre dimension d'être vu posant sur le pont, ou décrit trempant sa nageoire caudale dans un seau, éclaboussant le sol de la cabine. La gare d'Anvers, les écluses, le Yacht Club, le pont de Buda, Louvain vu depuis la Dyle, diffèrent d'être vus au regard d'un triton. Ce double déplacement s'opère grâce à la sensibilité *camp* qui colore l'ouvrage : donnant l'apparence de la futilité à des choses graves, et de la gravité à des soucis futiles, cette sensibilité est l'outil qui permet de rafraîchir le regard. Rafraîchissement sur lequel on peut quitter sa lecture, comme après une brève croisière – en eau douce.

Antoine Pickels

¹ *Retrospective*, Shelter Press, 2014.